

Humaniser la ville : une approche philosophique

FR. FRANÇOIS-FRÉDÉRIC L.

Comment la distinction âme/corps peut nous donner un discernement philosophique sur la ville, non pas simplement pour revenir à l'urbanisme d'antan, plus naturel, mais pour découvrir la cité du futur conçue pour l'homme moderne et ses nécessités, afin que son lieu de vie soit pleinement personnel. Cette ville conçue en vue du vrai bien de l'homme l'engagera à aller à la rencontre de ceux qui partagent sa vie, à la rencontre de ce qui le dépasse.

L'URBANISME EST UN SAVOIR COMPLEXE dont le regard embrasse les composantes très diverses de la ville : fonctionnelles, sociales, institutionnelles, écologiques, culturelles, etc. Des théories sont apparues allant jusqu'à penser la cité idéale, telle la *Cité radieuse* de Le Corbusier. Elles insistent davantage sur tel ou tel aspect de la ville et sont imprégnées d'une certaine philosophie du vivre-ensemble comme en témoigne le célèbre *De l'Utopie* de Thomas More. La ville de Brasilia est un archétype de l'abstraction incarnée ou du quadrillage de la vie par la raison. L'urbanisme soviétique tracé à coup de barres de béton en est une autre illustration tout aussi enthousiasmante ! La révolution industrielle et, avec elle, l'apparition des cités industrielles a engendré des projets urbains conçus pour répondre à la question sociale, le phalanstère de Fourier en est un exemple. De leur côté, les ingénieurs qui ont percé les boulevards haussmaniens ont davantage été guidés par le souci de fonctionnalité, la circulation devenant une question primordiale. Plus profondément leur démarche avait pour but d'assigner une nouvelle fonction à la ville de Paris¹.

L'urbanisme connaîtra à l'instar de la philosophie du XX^e siècle la fin de ses idéologies. Il ne s'agit plus d'enfermer la cité dans la gangue d'un projet rationnel *a priori*, la démarche devient plus pragmatique. Mais aujourd'hui ce pragmatisme atteint aussi ses limites devant la complexité de la ville, le danger d'un développement anarchique et plus généralement face à l'ampleur des problèmes soulevés par l'explosion de

¹ Cf. Marcel RONCAYOLO, *La ville et ses territoires*, Paris, Gallimard, 1990, p.166-167.

l'urbain. Cette évolution nous oblige à revenir à une question plus fondamentale. Penser la ville et l'habitat aujourd'hui réclame, comme le souligne très justement l'article de Denis Dessus, Isabelle Coste et David Orbach¹, une réflexion en premier lieu sur la vie que nous voulons vivre. L'acte de penser la ville devrait donc être précédé d'une anthropologie et d'une critique de la société contemporaine, au sens philosophique du terme.

Dans cet article nous posons un regard sur divers aspects de la ville contemporaine afin de relever ce qui peut encourager ou, au contraire, ce qui peut entraver l'urbanisme dans sa marche vers l'humanisation de notre milieu, humanisation si nécessaire aujourd'hui. La personne dans son corps et son âme, telle que la philosophie d'Aristote nous la fait comprendre, constitue le fil conducteur de notre parcours de la ville contemporaine.

La ville comme tout lieu renvoie d'abord à la dimension corporelle² de la personne. Nous nous interrogerons donc d'abord sur la place du corps humain dans la ville. Mais un regard sur la personne humaine ne peut s'arrêter à la seule prise en compte de la dimension corporelle : l'homme est corps et âme. L'âme informe la corporéité en lui donnant un visage humain ; et inversement, ouverte sur le monde par le corps, l'âme se laisse pour une part façonner par ce monde. Aussi, dans un second temps, nous découvrirons le pouvoir qu'a la ville de façonner une certaine part de l'homme. Humaniser la ville, c'est par conséquent interroger ce travail de la ville sur l'âme humaine et discerner ce qu'il peut avoir de bénéfique pour la personne.

DU CORPS EXILÉ AU CORPS INTÉGRÉ

Démesure

La population des villes croît, c'est un phénomène mondial. Les villes s'étendent horizontalement et même verticalement. De nouvelles villes apparaissent. Le tissu urbain devient plus dense. Le paysage urbain se redessine. Cet essor a un effet de distorsion sur le corps humain : le corps vit dans un milieu qui n'est plus à sa mesure. Partant, l'urbanisme contemporain peut représenter une certaine violence pour l'homme. Les proportions, par exemple, deviennent démesurées. La mesure des temples

¹ Denis DESSUS, Isabelle COSTE et David ORBACH, « La symbolique des gratte-ciel », *Le Monde*, 10 juillet 2008.

² Rappelons la définition que donne Aristote : le lieu est « la première enveloppe immobile d'un corps mobile », *Physique*, IV.

grecs était le corps humain. Les proportions des cloîtres des monastères du Moyen Âge rendaient cet espace apaisant et disposaient au recueillement parce que le corps lui-même y trouvait sa place. Une telle architecture par ses seules dimensions renvoyait l'homme à son propre corps qu'il se réappropriait en quelque sorte. Les grandes tours dont nos mégapoles se parent de plus en plus répondent en partie au problème posé par la densification de la population urbaine. Ce n'est pas là leur seule fonction. Elles sont aussi une manifestation de puissance, une manière pour une entreprise, voire un pays, de renforcer symboliquement sa notoriété. Mais elles ne créent pas de proximité avec le corps. Les façades lisses de ces bâtiments s'imposent à l'homme comme de vastes déserts impénétrables. Manifestation symbolique d'une certaine grandeur, elles restent étrangères à l'homme parce qu'elles lui échappent physiquement : leurs dimensions exilent l'homme et son corps, elles créent une rupture dans le terroir urbain. On objectera que la taille n'y fait rien : le palais de Versailles est immense mais n'a-t-il pas gardé pour autant un caractère très humain ? Cette manifestation de gloire dans lequel le message l'emporte sur la vie garde effectivement une certaine proximité, l'architecte a su alléger le bâtiment qu'une taille imposante avait lesté. Le président Houphouët-Boigny (Côte d'Ivoire) a voulu faire de son village, Yamoussoukro, la capitale de son pays. Il a fait construire une superbe basilique et sillonner la ville de larges artères. Aujourd'hui la disproportion de ces vastes avenues dans lesquelles l'homme se sent perdu contraste avec les marchés africains si conviviaux échoués sur le bord de ces artères. Certainement se pose ici un problème important pour l'urbanisme : comment répondre à la croissance de la population urbaine tout en lui donnant un milieu adapté au corps humain ? Comment l'urbanisme peut-il contribuer à relativiser l'effet de nombre que constitue ce flot grandissant d'habitants ? Ne faut-il pas définitivement abandonner la solution de facilité qui consiste à répondre au nombre par le nombre, comme ce fut le cas avec les fameuses barres de HLM ? Comment donner une réponse humaine à ce phénomène qui en lui-même n'est pas très humain ?

Une solution consisterait à faire de la ville un agrégat de niches écologiques où chaque quartier constituerait une petite ville, recréant ainsi un espace à taille humaine. Mais la structure des villes n'est pas homogène, l'espace se différencie par ses fonctions administrative, industrielle, résidentielle, commerciale, religieuse... Il ne s'agit pas d'intégrer toutes les fonctions dans chaque îlot, certaines ne pouvant être disséminées, comme la fonction industrielle. Mais certaines d'entre elles sont nécessaires à la vie quotidienne et donc nécessaires pour recréer une vraie proximité, un espace à taille humaine. L'apparition des grandes

surfaces, en faisant disparaître le petit commerce de proximité, a également contribué à accroître la distance entre les hommes.

Le visible

D'autre part, l'anthropologie de la ville est la célébration de la raison visuelle. L'*urbs* concentre son effort sur le visible, « le regard est devenu le sens hégémonique de la modernité », écrit David Le Breton¹. La ville était jusqu'alors le spectacle continu d'une vie humaine répandant odeurs et saveurs. Des rues montait la rumeur de la ville, la palette des sentiments s'y pouvait lire : les cris, les rires et les pleurs s'entrecroisaient. Mais le spectacle a changé de nature, la forme s'est substituée à la vie. La ville devient une épure, une surface aseptisée où le mannequin a remplacé la matrone. L'architecture est l'art de créer des formes visuelles, par exemple les formes tourmentées du musée Guggenheim à Bilbao ou la forme minimaliste du nouvel opéra de Pékin. Hier la forme émanait de la vie et du sol où celle-ci s'enracinait : les ouvertures des maisons bretonnes étaient petites, à la taille de leurs habitants, la forme épousait la rudesse du granit et l'habitat gardait l'aspect ramassé de cette pierre. L'urbaniste, à la suite de l'architecte, a libéré la lumière et l'espace. Ainsi la grande arche de la Défense achève une perspective et ouvre en même temps un horizon. L'œil jubile mais il jubile seul.

Le toucher

La raison magnifie le visuel, elle l'ordonne et le purifie. La vie avec son poids de chair et son exubérance est sur le repli. Réintégrer le corps, c'est aussi redonner une place aux autres sens, à commencer par celui du toucher. Cette réintégration du corps et du sensible est aussi une manière de réintégrer une certaine dimension symbolique dans la ville. Il serait intéressant de saisir ce que chaque sensible porte comme valeur symbolique, ou plus précisément quelle valeur symbolique du sensible peut être mise en lumière par l'architecte. En ce sens la matière nous paraît avoir une place particulièrement importante.

Dans le monde liquide dans lequel nous évoluons, en particulier la ville moderne où tout est soumis à un incessant mouvement, la pierre instaure son propre temps, elle élève un rempart stable, intemporel, au sein même de ce flux. Elle sécrète un mystère comme le manifestent les statues de l'époque romane, elle a le pouvoir de ce qui est originaire, ce à

¹ David LE BRETON, *Anthropologie du corps et modernité*, Paris, PUF, 1990, p.106.

quoi ne peut prétendre un produit artificiel comme le béton. Par elle l'homme rejoint la nature et l'univers, ce qui s'avère bien nécessaire dans un espace urbain coupé de la nature. Le bois revient à la mode de nos jours avec les concepts nouveaux introduits pour redéfinir l'habitat : on parle d'habitat « vert », « écologique », etc. Le bois a la vertu de la convivialité, il est chaleureux, il a une odeur. À son contact l'homme réapprend qu'il a un toucher, une chair qui éprouve le réel. Le bois fait redécouvrir à l'homme une manière d'accueillir le réel dans un toucher et non plus en un simple contact avec le bouton du digicode ou la touche du clavier d'un ordinateur. Il initie une ouverture, dispose à un accueil, instaurant ainsi une certaine proximité. Il est attaché à l'idée de foyer. Cependant, si ce matériau est réintégré dans l'habitat individuel, il faudrait également le réhabiliter dans la cité, même partiellement, étant donné les exigences de sécurité.

L'espace

Ce qui est vrai des matériaux l'est aussi des formes. La ville linéaire et la ville concentrique ne sont pas porteuses du même sens, les déplacements n'y ont pas la même valeur symbolique comme le montre Mircea Eliade¹. La difficulté aujourd'hui est de donner du sens à l'espace, en particulier de se donner des repères symboliques : outre le fait que la fonctionnalité et l'efficacité jouent un rôle essentiel dans la ville du XXI^e siècle, les anciens repères urbains ont disparu avec la sécularisation et la diminution du politique. L'église et dans une moindre mesure l'hôtel de ville ont perdu leur rôle d'éléments structurant l'espace. La topologie urbaine est aujourd'hui essentiellement fonctionnelle, elle n'est plus sémantique. En particulier la démythification de la nature et de l'univers, à partir des Lumières, a fait perdre définitivement à la cité le rôle d'image et d'interprétation du cosmos.

Le mouvement

Il y aurait bien d'autres remarques concernant la réintégration du corps dans la ville, mais terminons sur un aspect important. Le mouvement omniprésent dans la ville et la nature de ce mouvement contribuent aussi à la morphologie de la ville. Ainsi l'apparition de la voiture a propulsé la ville vers la périphérie, alors qu'auparavant elle était resserrée jusqu'au confinement.

¹ Mircea ELIADE, *Le Sacré et le Profane*, Paris, Gallimard, 1988.

La circulation est le maleström de l'urbaniste de par le bruit, la pollution et la lourdeur des infrastructures qu'elle entraîne. L'urbanisme peut-il avoir un effet sur le mouvement du citoyen ? Le corps humain a un mouvement avec ce que cela comporte d'effort, de tension et de rythme. La modernité assujettit l'homme au mouvement de la technique. Ici la raison subit la rapidité de l'électronique et sa puissance, et nous commençons seulement à mesurer l'impact de cette emprise sur la vie de l'intelligence. Là, le corps en mouvement est soumis au stress des extrêmes que lui fait subir la machine urbaine. Il appartient à l'urbaniste de donner au corps un espace quotidien où il puisse vivre son propre rythme. Les espaces verts ne devraient pas être les *no man's land* de la ville humaine. La promenade peut être un mode pas uniquement offert par la partie touristique de la ville ; la notion de parcours chère à Christian de Portzamparc est intéressante à ce titre ¹.

De grands efforts ont été faits pour humaniser le déplacement dans les villes : plus silencieux et moins polluants, la bicyclette et le tramway reprennent du service ; certaines artères deviennent piétonnes, on essaie d'intégrer le métro aérien dans la ville comme à Pusan en Corée. Mais, dans le métro aux heures de pointe, le parisien ne marche plus, il court. Notre homme est pressé d'arriver à son lieu de travail ou de rentrer chez lui, et que pourrait y changer le chemin qu'il emprunte ? Nous marchons au rythme de nos besoins, de nos soucis et de nos peurs aussi, rythme qui nous met hors de nous-mêmes. Dès lors, il ne s'agit plus d'atteindre le corps, mais plus profondément l'âme du citoyen. Mais comment de simples faits architecturaux et urbains peuvent-ils rejoindre et même informer l'âme humaine ? Comment faire pour que l'homme n'ait plus à quitter la ville pour se retrouver ? Comment la ville peut-elle retenir l'homme proche de lui-même ?

LA VILLE RENDUE À L'HOMME

Il serait intéressant de tracer à grands traits l'évolution de la ville en France. De manière très schématique on pourrait retenir à la suite de Jean-Samuel Bordreuil ² trois principaux moments dans cette évolution. Jusqu'au XVIII^e siècle la dimension symbolique du lieu a une grande importance en particulier en raison du caractère religieux de la culture. D'un point de vue morphologique, la ville est enfermée derrière une enceinte. Au XIX^e siècle, la révolution industrielle transforme cette

¹ Nous renvoyons au cours donné au Collège de France durant l'année 2005-2006.

² Jean-Samuel BORDREUIL, « La ville desserrée », *La ville et l'urbain, l'état des savoirs*, sous la direction de Thierry Paquot, Michel Lussault et Sophie Body-Gendrot, Paris, Editions de La Découverte, 2000, p.174-178.

morphologie. L'apparition des chemins de fer, l'exode rural avec la création de banlieues établies au pied de l'enceinte, vont donner à la ville un aspect radioconcentrique et les voies de communication dessinent une armature à la ville. Au XXI^e siècle nous assistons à la révolution la plus radicale concernant la ville et de manière plus générale le rapport de l'homme au lieu dans lequel il vit. Cette révolution se manifeste à travers trois phénomènes : la vaporisation qui signifie à la fois éclatement et dématérialisation, la consommation et le cloisonnement. On peut associer en amont ces phénomènes aux stress fondamentaux de l'homme contemporain, soit respectivement : le stress de l'efficacité, le stress du besoin, enfin le stress de la peur de l'autre. Ayant explicité ces phénomènes, nous évaluerons leurs conséquences pour la personne humaine.

Vaporisation ou matérialisation

La révolution technologique a modifié notre rapport au lieu. Les moyens de communication ont vaporisé les distances, la proximité n'est plus arrimée à la matérialité. Les moyens de transport, en pulvérisant les distances, ont changé notre manière de les évaluer. La métrique est transformée et devient relative. Les transports, mais aussi les nouvelles technologies de la communication, dessinent une nouvelle topologie de la proximité. On peut être à des milliers de kilomètres d'une personne et grâce à la technique être plus proche d'elle que de son voisin de palier qu'on se contente de croiser. Le glissement de langage le manifeste : le « contact » a perdu sa connotation physique pour signifier un numéro de téléphone. Le réalisme du lieu s'efface au profit de l'espace virtuel des communications. Par la magie du téléphone portable la personne s'absente du voisinage ou, d'une autre manière, par ce geste magique elle agit sur le lieu au point qu'il s'évanouit. Dans l'espace public la proximité des corps ne porte plus en elle la même potentialité de rencontre, rencontre d'un visage, d'une altérité qui appelle et engage. L'homme s'absente du lieu, il dés-habite le lieu et de cette manière dés-habite une part de sa propre humanité. La vaporisation du lieu pourrait être une expression de la conséquence de la séparation cartésienne de l'âme et du corps, soit encore fruit de l'esprit cartésien maître de la nature au point d'atomiser le corps. Faudra-t-il que la ville préserve des espaces où le corps de l'homme pourra se retrouver lui-même comme on préserve l'espace public de l'asphyxie des gaz et autres fumées nocives ? Une écologie du lieu devrait consister aussi en une rematérialisation du lieu.

La ville elle-même subit cette vaporisation. Elle est ventilée en de multiples îlots pour constituer finalement un archipel. Cette ventilation se

fait non seulement sur le plan fonctionnel avec l'avènement de pôles ou de zones industrielles, commerciales, résidentielles, etc., mais elle peut aussi se faire sur le plan social. Elle court alors le danger d'épouser la fracture sociale avec la constitution de ghettos. La ville tend alors à perdre son rôle d'intégration de la diversité, de brassage des différences. En raréfiant le côtoiement des différences, elle diminue la possibilité de reconnaissance d'autrui. Cette ventilation éreinte l'unité du corps que pouvait constituer encore la ville du XIX^e siècle.

Consommation ou identité

Hier le lieu constituait la première racine de l'homme. On était lié à sa terre de la naissance à la mort. La terre ne donnait pas seulement de quoi vivre, elle donnait aussi de quoi être, une identité, ce que manifestait le nom des aristocrates. La révolution industrielle ne renversera pas tellement ce fait. En vivant dans un lieu l'homme se laisse marquer d'une certaine empreinte. La ville elle-même devient un symbole d'identification : on est parisien, lyonnais, marseillais... Une part de l'identité sociale des personnes dépend de leur inscription dans un lieu, dans un habitat. Ainsi, réhabiliter le logement social tel un HLM, c'est réhabiliter une certaine conscience de soi.

Avec le changement de la nature du travail que produit la révolution technologique, le travailleur libéré de la terre et du poste sur une chaîne d'usine devient essentiellement prestataire de service. Cette libération du travail se traduit pour lui en une mobilité accrue. Finalement le travail vient déraciner l'homme du lieu, ce dernier est introduit dans la logique du marché constituant un bien comme un autre. On entre dans l'ère de la consommation du lieu. La contribution du lieu à la construction de l'identité se fait de manière moins existentielle qu'auparavant lorsque la vie marquait l'individu de son empreinte selon ses différentes dimensions : sociale, historique, culturelle, etc. La logique de la consommation instaure un nouveau mode de construction en identifiant le consommateur au contenu symbolique associé au produit vendu. La mobilité entraîne une production symbolique du lieu et de la ville en particulier. Chaque ville a aujourd'hui une politique de marketing. On peut voir dans l'apparition de ce mode le signe d'un appauvrissement du lieu.

Ce phénomène est renforcé par l'éclatement de la vie de l'homme contemporain. La maîtrise du temps devient un enjeu majeur de notre époque. Il s'agit d'assujettir le temps aux besoins de l'individu, de le tailler à la mesure de l'intensité de la vie qu'il veut mener. Cette

recherche conduit à ciseler le temps de sorte qu'il produise une intensité de vie maximale en le dédiant à des activités multiples et variées. À cette consommation du temps correspond une consommation du lieu.

Le lieu produit de la culture, du loisir, de la consommation, et, ce faisant, il devient lui-même objet de consommation. Soumise ainsi à la logique de l'efficacité qu'implique la consommation, la ville éclate en de multiples pôles, zones et autres espaces fonctionnels. La ville éclatée contribue de cette manière à la désolidarisation des composantes de l'existence humaine. Cet éclatement rend plus difficile l'arrimage de l'identité au lieu et contribue à faire du sujet le seul producteur de son identité. En ce sens la ville constitue bien un miroir de la conception moderne du sujet souverain. Le moi dispersé du consommateur se laisse entrevoir dans le corps démembré, dispersé, de la cité contemporaine. Elle n'a plus de centre ou de cœur, sinon dans un sens purement matériel, comme en témoigne le retour de ce cœur à l'état de désert les week-ends. À ce corps, comme à ce moi, il manque un axe, un principe d'ordre qui redonne une logique et une unité spatiale que ne suffisent pas à instaurer les logiques de l'efficacité et de la consommation. Cette réunification de l'existence humaine passe ainsi par le réapprentissage du lieu comme dimension fondamentale du conditionnement de la personne.

Cloisonnement ou ouverture

La cité des temps modernes s'est construite sur l'individu fuyant le mal, la guerre¹. La pensée libérale des Modernes a donné ainsi naissance, d'une part, au sujet libre et souverain ; elle a conduit, d'autre part, à bâtir la cité non plus sur le principe aristotélicien de la recherche d'un bien commun, mais sur la fuite du mal. En société l'individu s'est construit alors une petite société à sa mesure. On est entré ainsi dans l'ère de l'individualisme qui, pour Alexis de Tocqueville, n'est pas assimilable immédiatement au simple égoïsme, mais consiste en une de ses modalités : c'est l'égoïsme social². De nos jours l'existence citadine est le fruit du jeu de ces deux phénomènes : individualisme et

¹ Pour Montesquieu, c'est la fuite de la violence qui a donné naissance au commerce et aux grandes villes portuaires : « on a vu partout la violence et la vexation donner naissance au commerce d'économie, lorsque les hommes sont contraints de se réfugier dans les marais, dans les îles, les bas-fonds de la mer, et ses écueils même. C'est ainsi que Tyr, Venise et les villes de Hollande furent fondées ; les fugitifs y trouvèrent leur sûreté » (*L'Esprit des Lois*, Livre XX, ch.V).

² A. de Tocqueville explicite : « L'individualisme est un sentiment réfléchi et paisible qui dispose chaque citoyen à s'isoler de la masse de ses semblables et à se retirer à l'écart avec sa famille et ses amis ; de telle sorte que, il abandonne volontiers la grande société à elle-même » (*De la Démocratie en Amérique*, tome II, 2^{ème} partie, chapitre 2).

‘sécuritarisme’. Leur association a contribué à faire de la ville contemporaine une salle des coffres, un agrégat de niches blindées où est cultivé l’autisme citadin.

Nous sommes dans une culture sécuritaire, l’important étant de se protéger de ce qui n’est pas notre monde. Il s’agit de penser la fuite ou l’évitement, la protection voire le blindage. L’habitat témoigne de ce tourment de l’homme contemporain. La ville devient paradoxalement un *no man’s land* aux heures où l’activité professionnelle ayant cessé, l’homme devrait être plus libre, plus disponible à son milieu. Le corps humain, dans sa morphologie même, est ouvert sur le monde. La face humaine n’est pas plongée dans la terre, à la différence de l’animal. Le corps humain renvoie l’homme à l’exigence d’une disponibilité pour autrui. Avant d’être un être-avec, l’homme est fondamentalement ouvert au monde.

L’habitat et l’urbanisme devraient alors œuvrer à créer une certaine porosité au sein de la société. La rue et la place ayant perdu le rôle de lieux d’échanges qu’elles avaient grâce au commerce, il faut recréer un espace où peut se nouer une certaine convivialité, réapprivoiser la dimension sociale de l’homme citadin. Il ne s’agit pas de réintégrer seulement des commerces, mais de réinventer la rue comme lieu à habiter et non simplement à traverser parce que bordé de remparts, lieu sonorisé par la parole échangée davantage que par la musique de haut-parleurs. Il s’agit de réintégrer le temps libre dans l’espace public. Les gestes du quotidien ne sont pas réservés à la sphère privée. Mais même le simple fait de s’asseoir pour lire un journal réclame un milieu pour le corps, les sens et l’esprit, la possibilité d’ouverture au visage d’autrui plus encore. La recherche d’une certaine convivialité est essentielle pour réduire la part d’inhumanité que recèle la cité contemporaine, cette mise entre parenthèses de l’autre, cette plongée dans l’anonymat.

CONCLUSION

Nous avons d’abord porté notre regard sur le lien entre la ville et le corps, conditionnement substantiel de la personne humaine. Il nous a semblé que le corps doit retrouver sa place dans la cité. C’est par le corps que la ville peut réapprivoiser l’humain. Nous avons ensuite relevé trois phénomènes urbains : la vaporisation, la consommation, le cloisonnement, avec leurs conséquences respectives pour la personne humaine : la non-reconnaissance d’autrui, la perte de l’identité et l’anonymat. Lutter contre ces conséquences, c’est finalement rendre la ville à l’homme, faire en sorte qu’elle constitue un autre chez soi. Cette

visée ne peut se faire sans que la ville témoigne aussi de ce qu'est l'homme, un être en quête d'un au-delà de lui-même. La beauté permet certainement de faire de la ville un lieu humain, un lieu où elle retienne l'homme proche de lui-même, et dans lequel ce dernier puisse se retrouver en s'ouvrant à plus que lui-même. Hier la symbolique religieuse répondait à cette attente, aujourd'hui le symbole religieux n'est plus compris. Les églises sont des monuments révolus pour la plupart de nos contemporains. De plus, l'apparition de nouvelles religions dans l'espace religieux tend à faire du bâtiment religieux un événement culturel comme un autre. Une question s'impose alors : comment la ville, lieu de la pure immanence, peut-elle proposer à l'homme un espace où le sens, la symbolique en particulier, puisse ouvrir l'homme sur plus que lui-même ? S'agit-il d'inventer une symbolique nouvelle ou de se réapproprier le patrimoine d'hier ?